

LE PIED

Volume nez, numéro 4

Revue / journal / cadavre d'arbres des étudiants en Littératures de langue française.



Mort.



Mort.



Morte.



Mort(e?).

Scoop !

La littérature ne rend pas immortel...
... pour l'instant.

Avec des textes percutants de...

Katia Belkhodja

Jean-Benoît Cormier-Landry

Mathieu Poulin

Samuel Mercier

Éric Vignola

Laurence Bich-Carrière

Benoît Melançon

Julien Martineau

Francis Lussier

D. Levis Fuscinula

Cynthia Bolduc-Guay

Jean-Benjamin Milot

Mélanie Roy

Le Pied de Nez p.2

À Pied d'Oeuvres p.3

Le Pied d'aujourd'hui p.6

Le Patin p.9

Au Pied levé p.11

Le Pied qui voque p.12

Le Pied de Nez

Éditorial



Le Pied, Volume nez, numéro 4

29 février 2008

Titre en grève

par Katia Belkhodja

L'UQAM est en grève.

Jusques là, rien que de très normal.

Le département de sociologie à l'UdeM est en grève.

Jusques là, rien que d'assez habituel.

Le département de sciences sociales est en grève.

Ça ne nous surprend pas outre mesure, mais bon.

Le département de littérature comparée est en grève.

Et les dominos tombent, inexorablement.

Mais non, je ne suis pas anti-grève.

Ni pro-grève.

Ni neutre.

Et là quelqu'un devrait, logiquement, m'inciter à me brancher. Sauf que. Sauf que sauf que sauf que. Ce n'est pas à moi de me brancher.

Du moins pas en tant qu'individu.

Je ne sais pas combien d'assemblées générales ont eu

lieu depuis début février, trois, peut-être quatre, il n'y a pas une seule fois eu quorum (enfin, si, au début de la dernière, et puis quelqu'un s'est levé et il n'y eut plus rien de beau, au monde).

Ce qui fait que pendant que tout le monde fait grève, nous n'avons pas ne serait-ce qu'une position par rapport aux frais afférents ou à la hausse des frais de scolarité.

Nous ne sommes pas pour.

Ni contre.

Ni neutres.

Loin de moi l'idée d'enjoindre tout un chacun de nous à écrire des slogans avec leur sang coagulé sur des pancartes de vingt mètres de long et d'aller, cheveux ou dreadlocks au vent, manifester tous les jours devant les bureaux du recteur ou ceux de l'éducation nationale, qui sont peu pratiquement placés trop loin l'un de l'autre pour le faire en même temps de toute façon.

Mais nous pourrions au moins, en tant que département, nous offrir le luxe inouï d'une opinion. Et être un peu, un tout petit peu plus de trente à le faire. Une marge d'une personne, d'une demi-personne serait suffisante, à la limite, quand on parle de choses aussi triviales que notre éducation.

Littfra, prenons position ?



À Pied d'Oeuvres

Chronique littéraire



Le Pied, Volume nez, numéro 4

29 février 2008

Figurer Claude Cahun

par Jean-Benoît Cormier-Landry

Claude Cahun : Contexte, posture, filiation. Pour une esthétique de l'entre-deux, 2007, sous la direction d'Andrea Oberhuber, Montréal, Département des littératures de langue française de l'Université de Montréal, coll. « Paragraphes », vol. 27, 266 pages.

Le dernier collectif de la collection Paragraphes, dirigé par Andrea Oberhuber, porte sur la figure et l'œuvre de Claude Cahun, photographe et écrivaine redécouverte récemment grâce au travail de François Leperlier. L'ouvrage dont le titre laisse déjà présager la portée se veut une porte d'entrée idéale pour qui, comme moi au moment de le lire, n'est familier ni avec l'artiste dont il est question, ni avec le domaine de la photographie. Une porte d'entrée donc, que l'on découvre grande ouverte, pour peu que l'on soit curieux et ouvert d'esprit.

Personnage difficile – sinon impossible – à cerner que cette Claude Cahun / Lucy Schwob dont l'essentiel de la conception esthétique est annoncée pas plus loin qu'en page 14 : « une esthétique de l'entre-deux basée sur la métamorphose et le polymorphisme, sur l'inavouable et l'illisible, sur le "devenir au lieu d'être" (Claude Cahun, *Aveux non avenues*, illustré d'héliogravures composées par Moore d'après les projets de l'auteur, Paris, Éditions du Carrefour, 1930, p.229.) ». La composition même de l'ouvrage est fidèle à ce « devenir au lieu d'être » en ce qu'il se présente comme un *parcours* plus qu'un compte-rendu des connaissances actuelles sur Cahun et son univers. Cette cohérence sera soulevée un peu plus loin de la posture assurément intermédiaire que prend l'ouvrage, ainsi que du principe de collaboration à l'élaboration d'un tout, deux éléments qui régissent la création chez le couple Claude Cahun – Marcel Moore (sa compagne de vie, dont le nom « véritable » est Suzanne Malherbe).

La première partie, « De l'art et du poétique » est une recontextualisation des personnages de Cahun et de Moore, étape essentielle à une plongée plus en profondeur dans des considérations artistiques et littéraires. Étape essentielle certes, qui en cela aurait gagné à être dotée d'une plus grande unité. Hélas qui dit collectif dit composite, hétéroclite. Cependant les trois articles qui la composent ont l'avantage de donner une vue d'ensemble.

Tirza True Latimer opère une remise en question du génie créateur (traditionnellement individuel et solitaire) qui chez le couple Cahun – Moore est *bicéphal*. Formation littéraire et talent théâtral chez la première, École des Beaux-Arts pour la seconde, le couple est présenté comme « complémentaire ». Hypothèse sympathique et plausible sur le miroir en tant que métaphore du désir lesbien (image *double* et *inversée*), quoique ne laissant que peu de place aux inflexions et modulations qui viendront dans les autres articles.

Jean-Michel Devésá s'emploie à dresser le portrait de l'homosexualité dans les milieux surréalistes qui proclamaient « aimer l'amour et la liberté, sans toujours s'émanciper d'un cadre de pensée normatif ancien » (*Ibid.* p. 46). Remise en contexte bien nécessaire – mais l'on s'y perd un peu et l'on cherche Cahun pendant plusieurs pages – qui a le mérite de rappeler que l'homosexualité n'a pas toujours eu aussi bonne presse : même les plus tolérants pensent le lesbianisme de façon très approximative et selon une logique de répartition des rôles qui prévaut dans le

... même les plus tolérants pensent le lesbianisme de façon très approximative et selon une logique de répartition des rôles qui prévaut dans le modèle hétérosexuel.

modèle hétérosexuel. Devésá démontre que Cahun transcende ces considérations par un travestissement qui dépasse le cadre du sexué pour jouer sur les signes, qu'il rapproche la pratique des *drags* dans laquelle « seul compte le fait d'endosser [les signifiants] et qui donne ainsi corps à une parodie qui, dans un geste de dénégation exacerbée, ruine dans la dérision de tout et de soi la notion même de modèle » (*Ibid.* p. 61). Il nuance ensuite avec l'idée plus *neutre* d'un travestissement ayant pour but

la négation de ce que le social a de coercitif pour le vivant.

De ce combat contre la violence du « social », on en explore une des formes les plus manifestes avec Lizzie Thynne qui porte un regard sur la portée politique du projet cahunien, par l'exploration de deux œuvres (par ailleurs quasi absentes des autres articles) : la campagne « *Le soldat sans nom* » (*Der Soldat ohne Namen*) (rédigé en allemand pour combattre l'occupation du Jersey pendant les années de guerre) et *Les Paris sont ouverts*, essai sur les liens unissant poésie et politique. Une distinction y est apportée entre action directe et indirecte et la seconde, nécessitant la participation du lecteur dans le décodage du texte sous-jacent, et notamment marquée par l'humour, est privilégiée par le couple Cahun – Moore. Par la suite est rejetée chez Cahun l'idée d'un art exclusivement fonctionnaliste : une volonté consciente ne peut saturer l'art d'idéologie. C'est la capacité de se mettre dans la peau de



l'autre (constantes métamorphoses, relativisme de l'identité), qui fait défaut à l'« ennemi », aux idéologies totalitaires en général, qui rend l'action cahunienne ingénieuse et apte à subvertir les catégories de la pensée nazie.

La seconde division de l'ouvrage contient quatre textes et s'intitule « Dans l'ancre de l'œuvre ». Rolf Lohse y ouvre la danse en posant comme majeures chez Cahun les figures du double et du redoublement par l'analyse de *Vues et visions*, constitué de deux textes poétiques qui se côtoient sur une double page, se distinguant nettement par leur situation spatio-temporelle, mais entretenant un certain nombre de correspondances, allant du titre, parfois le même, « jusqu'à la reprise littérale de vers ou de paragraphes entiers » (*Ibid.* p. 98). Certains passages (du texte de Lohse) semblent être à la limite du paraphrastique mais la lecture qui en découle est féconde. Les textes poétiques, qui sont des observations (deux bateaux/femmes se rencontrent, un peintre/sculpteur se met au lit) sont points de départ d'une introspection : « les « vues » captent le monde réel du visible, les « visions » sont des images d'un univers parallèle, imaginaire » (*Ibid.* p. 107). Le travail d'illustration de Moore met en relief l'entre-deux tout à fait présent ici. Si une distinction entre poème versifié et en prose est faite qui semble de moindre intérêt par rapport aux autres éléments soulevés, la conclusion de Lohse est intéressante en ce qu'elle développe l'idée d'une intertextualité *in praesentia*.

La contribution de Georgiana M.M. Colville « débute » par la présentation d'une Claude Cahun résistant aux étiquettes qui se crée une identité sérielle par la surmultiplication des autoreprésentations de soi et « rebute » par la perspective psychanalytique qui, bien que concluante, aurait pu être beaucoup plus nuancée. Des affirmations telles « Lucy Schwob a donc dû se dégager de cette glu et tenter de se réinventer une identité » ou encore « la carence maternelle donna lieu à une pulsion autodestructrice » (Les deux passages se retrouvent en page 116.) neutralisent toute tentative de réflexion sur le sujet abordé qui est par ailleurs tout à fait intéressant. Cependant rendons à César ce qui appartient à César ! *Héroïnes* nous est présenté comme une « réécriture

subversive de divers contes, légendes ou mythes traditionnels, ayant une femme pour protagoniste, à qui Cahun donne chaque fois la parole à la première personne, transformant ainsi ces vignettes en autoportraits littéraires » (*Ibid.* p. 119) : la connaissance de l'œuvre est manifeste et la lecture originale.

S'intéressant aussi à *Héroïnes*, mais à un niveau tout autre, Joëlle Papillon propose d'inventorier les stratégies de réécriture qui y sont à l'œuvre et qui ancrent les héroïnes mythiques des « hypotextes » dans l'ici-maintenant de l'« hypertexte » cahunien et permettent un regard critique sur le discours social de l'époque (par des stratégies de renversement du sous-texte déjà présent). Le texte (cahunien) procède peu à peu à un dépouillement de l'homme de sa dignité et de son agentivité au profit des héroïnes en question, aux noms surprenants tels « Pénélope l'irrésolue » ou « Hélène la rebelle ». Décidément un des textes les plus intéressants de l'ouvrage.



Catherine Baron clos la seconde partie en s'attardant sur *Aveux non avenues*, écrit à tendance majoritairement autobiographique dans laquelle les figures de l'acteur (celui qui en représentant l'illusion amène le sujet vers la compréhension de son identité) et de l'enfant (l'autre à l'identité mouvante parce que non défini que le moi était mais qu'il n'est plus) sont récurrentes : « laisser parler l'autre en soi » permet au sujet de se livrer, métaphoriquement. Une réflexion très pertinente est faite sur le terme même d'« identité » qui joue sur les deux sens du terme : a) ce qui est semblable à l'autre, b) ce qui est doté d'individualité, le fait d'être « soi ».

La troisième et dernière partie de l'ouvrage insère Claude Cahun dans une logique de parenté, de filiation avec diverses femmes qui ont en partage un goût de l'intermédialité et une attitude sinon de rejet du moins de « doute » quant aux catégories sexuelles et génériques.

Andrea Oberhuber développe dans une perspective plus historique sur la comtesse de Castiglione, artiste des apparences et de la théâtralité grandiose. Un personnage

À Pied d'Oeuvres

Chronique littéraire



Le Pied, Volume nez, numéro 4

29 février 2008

qui s'apparente à Cahun du point de vue de la remise en question des identités sexuelles et génériques, qui se veut chez la comtesse de Castiglione dépourvu d'allusions au désir lesbien, dans la monstration d'une féminité assumée donc moins problématique que le « neutre » cahunien. Une filiation certaine est établie sur le plan des procédés de fragmentation et de théâtralisation du corps comme vecteur de sens, qui au-delà des différences génériques sont porteurs d'un questionnement sur ce que l'on transmet à autrui comme « image », image qui chez elles oscille entre désir de se projeter (la photographie en tant que telle) et spécularité (l'autoreprésentation).

La « Baronne chauve », Elsa von Freytag-Loringhoven, est présentée par Irene Gammel à la fois poète, peintre et sculptrice, et ayant en commun avec Claude Cahun plusieurs expériences biographiques. Celle que le magazine Time aura dite « première personnalité punk de New York » (*Ibid.* p. 190) entretient un lien parfois difficile à cerner mais bien présent avec Cahun. Fidèle à l'objectif dada de désautomatisation du regard, la Baronne a fièrement arboré quantité de matières en décomposition (métaphore de l'éphémère de son art) et porté un soutien-gorge improvisé fait de boîtes de conserve (plusieurs années avant Warhol).

Elza Adamowicz quant à elle voit chez Hannah Höch et Cahun (qui furent contemporaines) une expression de ce que furent les enjeux esthétiques, psychologiques et politiques des années 1920. Chez l'une comme chez l'autre, malgré la différence des pratiques (Adamowicz pratique des photomontages à partir de la presse illustrée), un rapprochement est proposé dans l'expression sérielle de l'identité de femme qu'elles voient toutes deux comme construction sociale. Cahun déclinant son « je » dans d'innombrables variations et Höch pratiquant son art à partir de et dans l'espace public, elles posent l'exploration de l'altérité comme essentielle à la recherche de son identité propre.

C'est un parallèle avec Unica Zürn (écrivaine-dessinatrice française) que Nadine Schwakopf établit dans l'avant-dernier texte du collectif. Insistant sur leur aspiration commune au genre neutre, asexué, elle propose une

lecture des œuvres (dans lesquelles la fragmentation - reconstruction du corps est nécessaire à *l'indéfinition*) parfois marquée par une psychanalyse qui ici est, disons, bien dosée. Schwakopf démontre efficacement que pour Cahun comme Zürn « la véridicité attribuée à une norme sexuelle ou générique n'est qu'une défense mentale contre une identité sans bornes, placée sous l'enseigne de la *dif-férance* » (*Ibid.* p. 233, mis en italique par l'auteur.).

Sophie Calle (artiste plasticienne, photographe, écrivaine et réalisatrice française née en 1953), est amenée par Maité Snauwaert comme héritière de Cahun en ce qui a trait, entre autres, au caractère intermédiaire, précurseur chez Cahun et « encore étonnamment insaisissable par l'appareil théorique chez Calle » (*Ibid.* p. 235). Toutes deux opèrent une subjectivation, le *devenir sujet*, par l'entremise d'un dialogue (écrit) avec les discours instituants qui vise la « construction d'un devenir historique de femme » (*Ibid.* p. 255). Elle pose comme une nécessité vitale le fait d'écrire (ou dans une plus large mesure, de créer) et amène une troisième figure qui semble être l'entre-deux même de Cahun-Calle : Marguerite Duras. Citation qui semble particulièrement appropriée pour clore l'ouvrage parce que singulièrement reliée à certaines facettes de l'entreprise cahunienne : « C'est ce qui m'est arrivé et que je n'ai pas vécu, c'est ce que j'ai mis dans un livre parce que ça ne m'aurait pas été possible de le vivre » (*Ibid.* p. 235).

C'est un peu à contre-cœur que l'on referme après 266 pages la porte sur l'univers éclaté de Claude Cahun. Un ouvrage où le caractère collectif est mis à profit parce qu'il assure une *série* de vues, de *visions* sur, comme l'indique bien le titre, le contexte, la posture et la filiation chez Cahun. Les différents collaborateurs ont dans une plus ou moins grande mesure, par des renvois en bas de page, expliqué les notions plus problématiques ou termes propres aux *gender studies*, attention qui permet au néophyte d'apprécier l'ouvrage. En définitive, si l'on passe outre le désir bien visible chez certains de « rendre justice » à Claude Cahun, de la sortir de l'oubli en quelque sorte, il s'agit d'un livre résolument efficace entre autres par l'approche nettement intermédiaire qui s'avère essentielle pour cerner celle qui n'a cessé de se réinventer.



GARDEZ LA FORME
lepied@littfra.com

Le Pied d'aujourd'hui

Actualités



Le Pied, Volume nez, numéro 4

29 février 2008

Manifeste du FLESH : Le végétarisme est un néonazisme

par Mathieu Poulin
Secrétaire général de la branche
francophone du FLESH

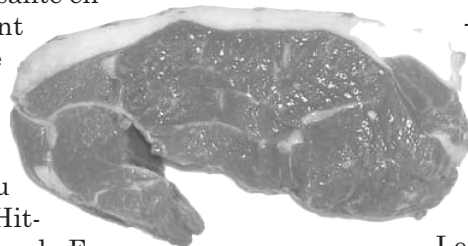
Le végétarisme est un néonazisme : plus qu'idéologique – ne nous laissons pas bernier –, la motivation des bipèdes herbivores est avant tout sociale. Leur objectif n'est ni plus ni moins la marginalisation, la ghettoïsation de la majorité carnivore pour faciliter l'éradication complète de cette dernière. Les végétariens sont des ariens s'affublant d'un préfixe coquet, lobotomisés par un establishment totalitariste de gau-gauche qui utilise l'altermondialisation comme un appât permettant la propagation de la pensée anticarnassière. Une fois aliéné, le néovégétarien se fait un devoir de déprécier la consommation de chair animale en évoquant des principes qui nient le comportement naturel de l'homme omnivore, mais surtout en adoptant une attitude méprisante envers ceux – nous – qu'ils considèrent comme faisant partie d'une classe, d'une race inférieure. Les habitudes alimentaires constituent pour eux la base d'une hiérarchie sociale dont ils forment la plus haute sphère; les valeurs en jeu ne sont que de la poudre aux yeux. Qu'Hitler ait été végétarien ou pas importe peu : le Fuhrer porte maintenant des *dreads* et il mange de l'hummus.

Le végétarisme est une tare, une peste, un cancer. C'est une mode, un prétexte adopté par un groupe d'individus insécures pour s'autovaloriser devant une majorité qu'ils ne réussissent pas à pénétrer. Il est motivé par un désir d'inversion de la marginalité, de prise de pouvoir politique. Cessons de voir le mode de vie végétarien comme une tendance attendrissante et percevons-le comme la menace qu'il représente pour l'équilibre de la société. Nous avons presque perdu le contrôle; réagissons avant de voir les substituts prendre la tête du quatrième groupe alimentaire. Et c'est ici que le FLESH intervient.

La branche francophone du FLESH (For the Love of Eating Sausage and Ham) s'impose donc ce matin dans les médias québécois pour entreprendre le grand combat visant à relégitimer l'acte carnivore. La guerre est imminente, alors mieux vaut mener la première attaque d'envieure plutôt que de la subir. Ce texte fait donc à la fois

office de déclaration de guerre et de manifeste, nos exigences, convictions et stratégies y étant toutes clairement indiquées d'une façon télégraphique et véhémement. Voici donc, en premier lieu, les principaux motifs pour lesquels les forces carnassières sont prêtes à se battre jusqu'à décomposition :

- Les incisives font partie de la morphologie de l'être humain standard; leur rôle est de déchiqueter la viande ;
- L'apport en protéines de la viande n'a plus, et ce depuis longtemps, à être prouvé ;
- Les animaux et les humains font partie d'une chaîne alimentaire dont le dérèglement à grande échelle risque de produire des résultats néfastes pour l'équilibre des écosystèmes ;
- L'interdiction de l'élevage entraînerait des conséquences catastrophiques pour l'économie de notre pays, encore en grande partie rural ;
- La viande est un important organe social ;
- La viande est délicieuse, les légumineuses et le tofu infects.



Voici maintenant ce que le FLESH exige de la part des forces rebelles :

- Le retrait immédiat des produits végétariens des épiceries mondiales ;
- La fermeture de tous les restaurants végétariens ;
- L'arrêt total de l'importation du soya et de ses produits dérivés ;
- La consommation de viande lors de tous les repas de la journée.

Un refus de coopérer entraînera inévitablement plusieurs graves conséquences, parmi lesquelles :

- La diffusion à grande échelle des 500 noms se trouvant sur les listes du comité spécial VIANDE (Végétariens Importants À Neutraliser D'ici l'Été) ;
- Le déversement de plusieurs tonnes de litres de Bovril dans les réservoirs d'usines à tofu du globe ;

Le Pied d'aujourd'hui

Actualités



Le Pied, Volume nez, numéro 4

29 février 2008

- Un important lobbying de la part de nos collaborateurs haut placés dans le but de l'adoption d'un projet de loi décriminalisant le cannibalisme.

Il est en effet de notre avis que, pour vous faire prendre conscience du ridicule de votre comportement, il serait logique de rendre possible l'élaboration d'une structure nous permettant de doter notre "mouvement" d'un équivalent du mode de vie végétalien : alors que les *vegan*

ne consomment absolument rien qui proviennent des animaux, les cannibales seraient tout à fait en droit de consommer absolument toute viande, même la vôtre. Nous prendre à la légère serait une grave erreur. Nous sommes déterminés à miner votre projet fasciste; il en va de notre survie en tant que société.

Et surtout, n'oubliez pas... Les animaux d'élevage sont nourris au grain ; il est donc juste de considérer les végétariens comme le bétail de l'humanité.

Lettre aux colonies : **Bardamu**

par Samuel Mercier

Je l'ai trouvé comme ça, en achetant mes livres pour ma première session. Pour traverser l'Atlantique, j'avais apporté un Ferron, un Brault, un Louis Hamelin et le recueil de nouvelles de Gautier (pas Théophile, l'autre, de l'UdeM), mais je n'avais pas pensé à prendre celui-là. Alors, Miron est venu par hasard, chez *Gibert*, boulevard St-Michel, dans sa belle couverture Gallimard.

J'y pense parce que c'est la saison des Québécois. Après des mois sans compatriotes, ça s'est réveillé d'un coup. J'étais dans mon cours, j'ai entendu l'accent. « T'es Québécoise !

- Oui
- Moi aussi.
- Ah!
- Tu viens d'arriver ?
- Oui.
- Tu viens d'où ?
- Université Laval.
- ...
- ...
- ...
- Et toi ?
- UdeM.
- Ah ! »



Photo : Emmanuelle Miron

Merde, ça faisait tellement longtemps, je m'attendais à danser un set carré, à parler poutine, à partir chasser le carcajou, je sais pas... Puis, je me suis rappelé de comment c'était au début.

Coupland en parlait d'ailleurs dans *Génération X*, des voyageurs, de ceux qui gardent l'illusion d'être seuls à découvrir un *nouveau* pays et qui ne veulent pas voir ceux

qui sont dans leur situation pour garder l'impression d'exclusivité. Et puis, c'était pareil pour moi. J'arrivais dans *Amélie Poulain*. Tout seul, le premier à arpenter les cafés de la Butte. Je pensais pas au Québec et à tout ça, j'étais ailleurs, dans la France, la pas vraie, celle dans ma tête. C'est drôle, un touriste.

Chez les touristes, y'a plusieurs genres.

D'abord, le *back-packer*, celui qui fait le tour des auberges de jeunesse : Paris pour cinq jours, après Bruxelles, Amsterdam, Berlin, Prague... À peu près nulle part, toujours un peu chez lui, c'est celui qui peut parler longtemps de partout parce qu'il a tout vu (rapidement).

Et puis, y'a le *touriste*, le vrai, celui qui vient en bus. Paris : Champs Élysées, Tour Eiffel, la Joconde, Montmartre, deux jours. Après, les châteaux de la Loire. Et puis après, Mont-St-

Le Pied d'aujourd'hui

Actualités



Le Pied, Volume nez, numéro 4

29 février 2008

Michel, les plages de Normandie. Retour à Paris, *good bye* ! Pas la peine d'en parler, les photos suffisent.

Mais le genre le plus étrange, c'est le paumé. Le paumé n'est pas un touriste à proprement parler, c'est un Bardamu, un Sal Paradise, il est là, point. Il refait sa vie ou il la suit ou il se perd ou il la fait encore, il cherche le bout de la nuit ou le bout de la route, peu importe.

Le paumé, c'est Michel, par exemple. Michel est venu à Paris pour une Française en 91 et il est resté. Pourquoi ? « Je sais pas, ma vie est ici. » Plus de Française, il continue à faire ses dessins, Place du Tertre, sur la Butte. « T'es jamais retourné ?

- Oui, une fois...
- Pour un enterrement ?
- Ouais...
- T'as jamais voulu retourner pour de vrai ?
- Je sais pas... »

Un autre m'est tombé comme ça, par hasard.

C'était en octobre ou en novembre, je sais pas, je sortais d'un cours et j'allais prendre le métro à Cluny quand j'ai rencontré Joanna, que je connaissais dans une autre vie. Et on s'est ramassés au *Piano Vache*, rue Laplace, dans le Quartier Latin, avec un de ses amis qu'on ne connaissait pas et Mélanie. Alors, ça c'est passé comme d'habitude (ou presque) : « Vous faites quoi ?

- On étudie en lettres.
- C'est drôle, mon grand-oncle était un poète, je sais pas si vous connaissez.
- C'était qui ?
- Gaston Miron. »

Mais de Miron, il n'avait pas grand-chose à dire de plus que des histoires d'inauguration de bibliothèque.

Je ne sais pas à quel moment il s'était perdu, ou si c'est moi qui ne pouvait pas m'imaginer.

D'abord, il avait quitté Montréal pour Cuba avec l'idée de rejoindre le Parti communiste. Ça, c'était avant de revenir travailler pour la GRC. Et puis, ras le bol, il part pour la Réunion avant de se ramasser à Perpignan pour rejoindre la Légion Étrangère. Volte face, il est là, pas encore au bout de la nuit, au *Piano Vache*, rue Laplace, à Paris, dans le Quartier Latin, à boire une pinte de pas bonne bière et à parler de son projet un peu cinglé de fondation d'aide humanitaire tout en travaillant dans les télécoms.

Et puis, un matin, avec la gueule de bois, j'ai pris mon Miron et je suis tombé sur deux vers de la *Marche à l'amour* : « Nous n'irons plus mourir de langueur / À des milles de distance dans nos rêves bourrasques » et rien ne s'est éclairé, mais tout est revenu.

Le Pied

a maintenant un site web !

<http://lepied.littfra.com>

Vous y trouverez :

- tous les articles de cette année
- les fiches des journalistes
- les Pieds archivés des années antérieures
- et beaucoup un peu plus !

Le Patin

Sports



Le Pied, Volume nez, numéro 4

29 février 2008

***Dans une telle situation :* L'histoire se répète et vous ne faites pas le poids**

par *Éric Vignola*

NDLR. La rédaction, si vous lui parlez de ce texte, mordra. Prière d'adresser toute remarque à son AUTEUR.

Cristobal Huet a été échangé pour une paire de patins et un sceau de rondelles usagées. Pauvre, pauvre Carey Price. On attend de lui qu'il sauve tout, qu'il porte Brian Smolinski, Patrice Brisebois et Michael Ryder jusqu'à la coupe Stanley. Remarquez, il a choisi la bonne ville pour ça. Montréal est *envahi*, pas envahi, *envahi* par l'image du gardien de but sauveur. Tout a commencé en 1910.

Le Canadien, à l'époque une équipe très moyenne, va jouer une partie à Chicoutimi, contre une équipe amateur. Bon, l'équipe est encore moins bonne que les Canadiens, mais leur gardien, un certain George Vézina, réussit un blanchissage. On dit quoi, hein, de kessé, what the fuck, puis on l'engage. Il termine ses deux premières saisons avec la meilleure moyenne de la ligue, il est le premier gardien de l'histoire à réussir un blanchissage, il mène son équipe à la finale à sa quatrième saison (avec, encore, une équipe moyenne), il gagne la coupe l'année suivante, il bloque, dans une même partie, soixante-dix-huit des soixante-dix-neuf tirs dirigés vers lui, et il est le premier gardien à effectuer une passe décisive dans un match. Oh, et le trophée décerné annuellement au meilleur gardien de la ligue porte son nom. Fait cocasse : il était père de vingt-deux enfants.

Puis, en 1953, un certain Jacques Plante fait son apparition dans l'uniforme des Glorieux. Bon, il gagne six coupes Stanley (dont les cinq consécutives, de 1956 à 1960), sept trophées Vézina, un trophée Hart, etc. Mais plus important encore : il innove dans l'art de contrôler la rondelle autour du filet, et il est le premier gardien de but à porter un masque *ever*.

En 1971, les recruteurs des Canadiens assistent à un match de l'équipe de l'Université de Cornell. À la fin

du match, ils entrent dans la chambre des joueurs et remettent un billet d'avion à un certain Ken Dryden. Sa mission ? Mener son équipe en séries éliminatoires, ratées l'année précédente. Non seulement réussit-il, mais il remporte le trophée Conn Smythe, remis au joueur le plus utile en séries, et la coupe Stanley. La saison suivante, à sa saison recrue *officielle*, il gagne le trophée Calder (remis à la meilleure recrue de l'année), devançant Guy Lafleur. S'ensuivent six autres saisons, au cours desquelles il gagnera le trophée Vézina à cinq reprises. Il prend sa retraite à trente-deux ans, probablement parce qu'il est trop fort pour la ligue. Fait cocasse : il siège maintenant au parlement à Ottawa comme député libéral.

Enfin, en 1985, un petit gars de Québec nommé Patrick Roy (dont le nom a dévié cette chronique), après avoir gagné la coupe Calder (décerné aux champions de la Ligue Américaine de Hockey, ligue-école de la LNH ; à ne pas confondre avec le *trophée* Calder), devient le gardien partant à Montréal. Il révolutionne l'art de garder les buts avec le style papillon, qu'il est inutile de présenter. Il gagne la Coupe Stanley et le trophée Conn Smythe durant cette première saison.

Carey Price, de son côté, après avoir, lui aussi, gagné la coupe Calder l'an dernier, entre de plein pied dans cette lignée de gardiens de but incroyablement talentueux, révolutionnaires, et profondément inscrits dans l'histoire sociale montréalaise. (Sans compter que, comme Jacques Plante, il est très talentueux autour de son filet, et que, comme Patrick Roy, il utilise le style papillon.) Sa carrière extraordinaire a commencé il y a presque cent ans, en 1910, et s'il ne livre pas la marchandise, il va subir la même déchéance que Zdeno Chara subit en ce moment, à Boston. (Lui qui supporte le poids historique des deux meilleurs défenseurs de l'histoire de la ligue, Bobby Orr et Raymond Bourque, ses deux prédécesseurs.)

On peut aussi imaginer que le prochain attaquant hyper-talentueux qui jouera à Pittsburgh, après la retraite de Sydney Crosby, aura ce même genre de pression (puisque à la carrière de Crosby s'ajoutera celle de Mario Lemieux), tout comme le prochain vieillard qu'on se demande comment il fait pour pas mourir sur la glace, à Dé-troit (après Gordie Howe et Chris Chelios).

Le Patin

Sports



Le Pied, Volume nez, numéro 4

29 février 2008

Si j'ai un conseil à donner à Guy, à Bob et, par extension, à tous les « fans » (je *déteste* ce mot) des Canadiens, c'est de donner un peu d'airs lousses à Carey Price. Il peut être un bon gardien sans être un héros.

D'un autre point de vue, certaines villes vendent du hockey, d'autres non. Sans vouloir donner une importance démesurée à l'icône, il me semble que l'imaginaire y est pour quelque chose.

Boston n'a pas une excellente équipe ces années-ci. Pourtant, depuis qu'ils sont allés chercher un défenseur assez bon et l'ont élevé au rang de porteur de flambeau ligne-bleuesque, les gradins se remplissent. À Pittsburgh, il a fallu un nouveau meilleur joueur de la ligue pour remplacer le vieillissant Mario Lemieux (bon, il y a des imaginaires plus exigeants que d'autres...) afin de convaincre les gens de payer leur place à l'Aréna Mellon (traduction littérale). Serait-ce que le Canadien se doit, dans une telle situation, de se procurer un gardien héroïque, apte à incarner George Vézina, Jacques Plante, Ken Dryden et Patrick Roy ?

Si oui, Carey Price n'est pas la solution.

C'est que, voyez-vous, il arrive (souvent) que l'histoire se répète, mais elle ne se répétera jamais, *jamais* si on essaie de la forcer. Pour montrer que cela ne s'applique

pas qu'au sport, je prendrai un exemple au hasard, tiré de l'actualité... hum... disons, les associations étudiantes.

Oui, un peu à l'image des Coyotes de Phoenix, elles n'arrivent pas à attirer des étudiants lorsqu'elles donnent leur show. Pourquoi ? Elles manquent d'icône, ou alors celles qu'elles offrent ne convainquent personne. Oui, il y eut la grève de 2005, mais brandir un événement qui a été si fort à son époque, et qui s'est terminé si épuisé de toute sa symbolique, c'est exactement comme ramener Wayne Gretzky comme entraîneur : ça ne marchera pas. Autant les gens ont soudainement été emportés par la ferveur nationale des cent trois millions, autant ils se contre-foutent royalement de la hausse des frais de scolarité. Et quand les gens s'en foutent, ils s'en foutent. À l'UQAM, ils vivent une situation semblable, et les gens vont aux assemblées, parce que l'icône « UQAM » le leur commande. Ici, c'est l'UdeM. Inutile de gaspiller du temps et des arbres à propager un message qui laisse tout le monde indifférent. Voter une position contre le recteur, ou pour la démission immédiate de Jean Charest (je *SAIS* que ce n'est pas votre propos, j'utilise une figure d'exagération), c'est complètement non-pertinent et ça ne change absolument rien à la vie concrète. Vous savez, celle dans laquelle il faut manger pour vivre ?

Vous savez, celle dans laquelle Carey Price *ne gagnera pas* le trophée Calder ?

Les huit prédictions mensuelles de Ted !

- I. Carey Price ne gagnera pas le trophée Hart.
- II. Carey Price ne gagnera pas le Goncourt.
- III. Carey Price gagnera peut-être un Big Mac.
- IV. Alexei Kovalev va annoncer que le secret de ses récents succès est l'absorbation compulsive de vodka.
- V. Saku Koivu va retirer publiquement ses propos selon lesquels les gens des associations étudiantes ne devraient pas avoir accès à l'éducation gratuite.
- VI. Guy Carbonneau va motiver Cristobal Huet en le menaçant de lui faire boire du vin québécois s'il connaît encore une mauvaise performance.
- VII. Yvon Pedneault va se faire poursuivre pour avoir extrapolé une conversation entre deux joueurs, pendant un match.
- VIII. Les (Canadiens ?) NORDIQUES gagneront la Coupe Stanley !



Au Pied levé

Non-littérature

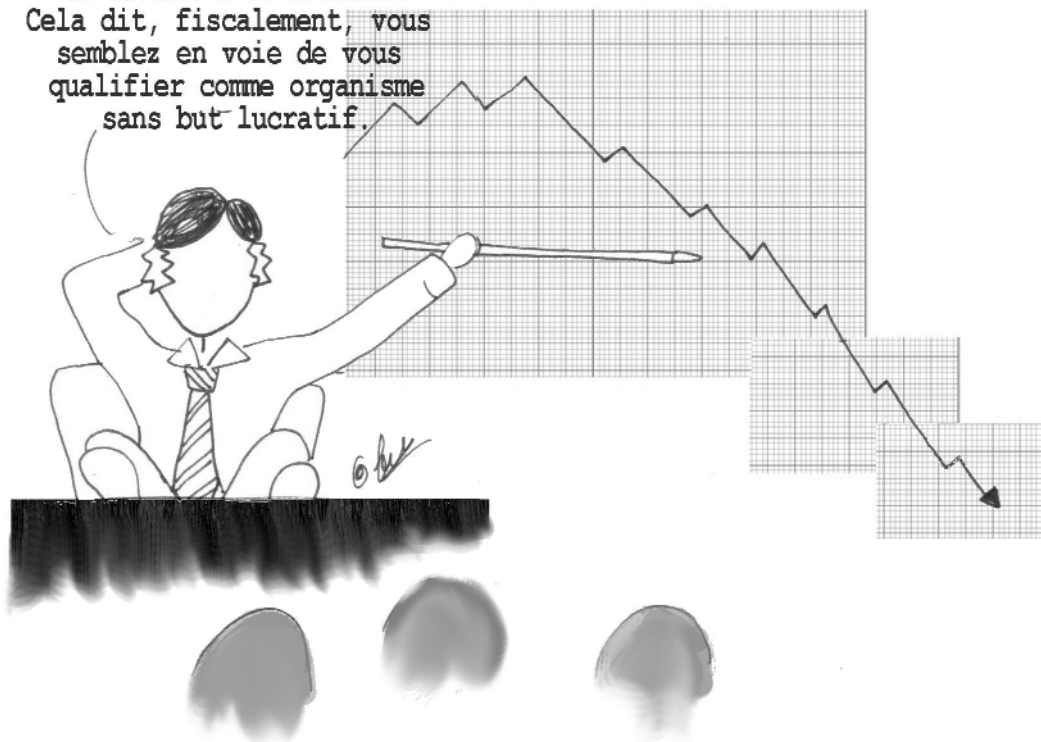
Le Pied, Volume nez, numéro 4

29 février 2008



par Laurence Bich-Carrière

Ça si continue, il vous
faudra probablement louer
les locaux d'en-dessous.
Cela dit, fiscalement, vous
semblez en voie de vous
qualifier comme organisme
sans but lucratif.



par Samuel Mercier



Le Pied qui voque

Créations littéraires

Le Pied, Volume nez, numéro 4

29 février 2008

Scènes de la vie de colloque (extraits)

par *Benoît Melançon*

La vie universitaire a ses rites : l'examen de synthèse au doctorat, la soutenance de thèse, la leçon inaugurale — et le colloque. Propice à l'échange intellectuel (et, dit-on, à l'adultère), le colloque est l'occasion par excellence de présenter ses hypothèses, de les confronter à celles des autres, de les approfondir. Comme tous les rites, il est nourri de lieux communs. Le président de séance doit présenter celui qui va parler, soit de façon neutre, soit en chantant ses mérites; l'attaque en règle est rare. Le présentateur doit remercier le président de séance; là encore, la politesse est généralement de mise. Une fois la communication terminée, une période de questions suit, parfois agréable, parfois pas. Néanmoins, de l'inattendu peut survenir.

I. Il arrive, s'assoit, se signe. Un catholique. (Toutes les variantes confessionnelles sont légitimes, accommodements raisonnables oblige.)

II. L'un s'assoit, l'autre passe derrière, lui baise le crâne. Des amateurs de foot (de Laurent Blanc et de Fabien Barthez).

III. Elle dépasse le temps alloué. Le président de séance glisse délicatement sa montre vers elle. Elle la prend, la regarde, la laisse tomber dans son verre d'eau. Plein. Et ça repart de plus belle.

IV. Bis. Elle prend la montre, la regarde, dit « Jolie montre », la met dans sa poche. Et ça repart de plus belle.

V. Ter. Elle prend la montre, la regarde, regarde la sienne, dit « Tiens, j'ai la même. » Et ça repart de plus belle.

VI. Une dernière. Elle prend la montre, la regarde, enlève la sienne, la donne au président de séance, met celle du président de séance à son poignet. Et ça repart de plus belle.

VII. Le président de séance, penaud : « Le prochain conférencier n'a pas besoin de présentation. Il n'est pas venu. »

VIII. Le président de séance, tout miel: « Le prochain conférencier n'a pas besoin de présentation. Je vais plutôt vous présenter une de ses cousines. »

IX. Le président de séance, qui en profite: « Le prochain conférencier n'a pas besoin de présentation. Moi, si. »

X. Le président de séance, avec un sourire carnassier: « Le prochain conférencier n'a pas besoin de présentation. Je vais plutôt vous présenter sa maîtresse. »

XI. Le président de séance, un peu décontenancé : « Veuillez noter un changement au programme. Notre conférencier d'aujourd'hui, au lieu de la communication annoncée, va nous chanter quelque chose. N'est-ce pas, Professeur ? »

XII. Il prend une feuille, la lit, la brûle. Et ainsi de suite, jusqu'à la fin. Communication qui ne passera pas à la postérité.

XIII. Un portable sonne dans la salle. « C'est pour toi », dit le spectateur qui a répondu à celle qui est en train de faire sa communication. Elle prend l'appareil : « Là, c'est pas bon; je cause. Je te rappelle pendant la période des questions. » Elle rappelle.

XIV. La personne qui doit faire la communication s'avance : « Contrairement à ceux qui ont parlé avant moi, je n'ai pas changé le titre de ma communication. J'ai cependant changé de sexe. Appelez-moi Madame. »

XV. Il dort pendant les communications des autres. Il commence à lire la sienne. Il s'endort.

XVI. Pendant qu'il présente sa communication, la salle se vide progressivement. Il sort aussi. Avant d'avoir fini.

XVII. Ils sont deux. L'une parle, s'arrête. L'autre parle, plus brièvement. La première reprend où elle avait laissé. Elle fait le texte; l'autre, les notes.

XVIII. Il s'approche, sort ses papiers, s'assoit, se relève. Chante son hymne national. Un patriote.

XIX. Elle sort ses livres, dont une Bible. Met sa main droite dessus : « Je jure de dire la vérité, toute la vérité, rien que la vérité. » Une juriste.

XX. Avant d'ouvrir la bouche, il distribue du chocolat à tout le monde. Un Suisse. (Du sirop d'érable ou de la poutine italienne : un Québécois. Des frites : un Belge. Des tapas : un Espagnol. Une baguette : un Français. Un drapau : un Américain. Etc.)

XXI. Il essaie d'installer son matériel audiovisuel. Il s'électrocute, meurt. Le président de séance propose une pause,



Le Pied qui voque

Créations littéraires



Le Pied, Volume nez, numéro 4

29 février 2008

le temps qu'on balance le cadavre. « Le programme sera donc allégé; nous aurons plus de temps pour les discussions. »

XXII. Il branche son ordinateur. Ne peut s'en servir : à toutes les fois qu'il enfonce une touche, on entend une voix de perroquet qui hurle « Paltoquet ! Maraud ! Sapajou ! ». Un tintinophile technophobe.

XXIII. Pendant une communication, ça frappe à la porte. Le conférencier ouvre. « C'est pour qui, la pizza ? » demande le livreur. « Pour moi », répond le conférencier. Il paie, se rassoit, se sert, continue à parler, la bouche pleine.

XXIV. Elle lit sa communication, s'interrompt. Sort son portable. « Allo, oui, c'est moi... Non, ils écoutent... Tu peux aller vérifier une citation dans mon bureau... Oui, ça presse assez... Le livre bleu... C'est ça; je te rappelle. Je t'embrasse. » Elle rappelle.

XXV. Un portable sonne dans la salle. Le président de séance sort son revolver : « Le premier qui décroche est mort. »

XXVI. Bis. C'est son propre portable. Il se flingue.

XXVII. Les débats sont filmés. Un des participants montre ses notes à la caméra : « Quel connard ! » Il se tourne vers le connard : « J'aime beaucoup ce que vous faites. »

XXVIII. Le public applaudit chaudement trois minutes après le début d'une communication. Pour qu'elle se termine.

XXIX. Un membre du public tend une affichette au conférencier : « Tais-toi. »

XXX. Il s'avance, solennel. « Nous voudrions dédier notre communication à notre femme. »

XXXI. Elle commence : « En conclusion... »

Tabac

par Julien Martineau

J'ai le gout d'une cigarette. C'est inévitable, lorsque la température est légèrement au dessus de zéro, dès que j'ai le début d'une sensation qui ressemble au printemps, chaque dépanneur devient une tentation qu'il faut combattre. Les bancs de neige qui résistent à la chaleur, aux camisoles, c'est une vision irréaliste dont la simple vue donne le goût de la fête. C'est quelque chose qui nous dépasse ; ça mérite une terrasse, une bière, une clope.

Je peux classer mon passé par marque de tabac. Les Peter Jackson des bars sales et des mois difficiles, king size en peine d'amour. Les Camel d'été, luxe suffoquant de Montréal à Mexico. Les Benson & Hedges empruntés aux petits matins et les Du Maurier volées à l'oncle Clément.

Pour moi, la nicotine c'est du souvenir qu'on fume par les deux bouts. On fume, on se brûle les doigts, ça

goute mauvais, on est malade, on se dit qu'on touchera pu à cette cochonnerie-là. On a arrêté de fumer, on a arrêté d'avoir vingt ans, on n'est plus dans l'aube d'un nouvel amour, on ne porte plus de jeans troués, on a arrêté de vouloir écrire de grands poèmes et de changer le monde, on a arrêté d'écrire sur les murs, d'écrire des vers sur les trottoirs.

On écrit sur Word.

Tout ce qu'on a c'est la sobriété du présent avec des poumons noirs de nostalgie. On regrette le cancer de la jeunesse, impétueux. Une masse sombre, troublée, violente, sans limites. On emmerde la santé, sans vie. Vive les dents de la jeunesse, jaunes.

On est des non-fumeurs ; l'odeur du tabac nous lève le cœur et le sourire.

On est des non-fumeurs, du moins jusqu'au prochain printemps ou après une super baise.

COMBATTEZ LA TERREUR

lepied@littfra.com

Le Pied qui voque

Créations littéraires

Le Pied, Volume nez, numéro 4

29 février 2008



Et si l'air froid précipitait les choses ?

de Francis Lussier

J'aurais envie de sortir et d'aller au hasard.
De rassembler mes écrits éparpillés et d'en faire un recueil imprécis.
De tapisser mes murs de photos et d'apposer un texte sous chacune d'elles, une élégie. D'écrire une lettre d'une écriture fine et lyrique (avec en en-tête une date unique) à chacune des personnes à qui je tiens, en leur rappelant au passage cette fois que nous avons partagée, il y a longtemps je l'avoue!, mais ce souvenir qui ne s'effacera jamais tout-à-fait.

Qu'est-ce qu'il te faut accomplir avant de mourir, dis-le moi !



- Tu crois au génie? Aux êtres psychologiquement fortunés ?
- Eh ! Si j'y crois !!
- Alors pourquoi ne tentes-tu pas d'en être un, ou du moins de tendre vers cela ?
- ... (silence de malaise)



Moi, je m'assoierais au sommet de la montagne, adossé à un arbre, surplombant l'humidité. Quelques bières du Mexique au frais dans mon sac, et je suivrais par moments des yeux la trajectoire du soleil dériver vers le fleuve, un livre sur mes genoux.

Et je ne bougerais pas de là tant que les étoiles ne m'aient indiqué la marche à suivre, dictée par cette douce nuit se ruant en silence.

De educatio

par D. Levis Fuscinula

Igitur ego, optissimo hominum, non sic Joannes Jacobus sed quasi ac de educatio scripto. Puto institutionem corrigendum esse. Sed quid ad priscum morem recidere aggredior ? dixit Tacitus. Existimo non omnibus cogitationem et exceptionem quibusdam esse laborareque sine corpore sed menti posse . Mehercule autem qui fieri institutor vult res quas loqueatur scire debet! Non eo facto, vir, cum meliores voluntates habeat, non id sine cognitionibus facere possit. Decet maiorum mores colitos esse. Sine Cicerone, sine illis omnibus hominibus, numquam clarissima res publica esse poterit. Quid ? Quia homines paucas res facere sciunt : bella, mercaturae atque litteras...

Le Pied qui voque

Créations littéraires

Le Pied, Volume nez, numéro 4

29 février 2008



Poèmes divers

de Cynthia Bolduc-Guay

Tes yeux comme deux coeurs de pierre qui ne voient rien

Regarde-moi
Creuse ma peau
Retrouve-moi.

Ne vois-tu donc pas comment mes sentiments sont ficelés selon les règles du désordre que tu me répands, ne vois-tu pas mes bras qui me pendent de partout autour de moi comme une pâte molle un cœur à modeler des yeux à faire fondre des larmes de cire ? J'essaie de perdre ton visage. Ne vois-tu pas l'effet du silence que tu me lances comme un golliat fait d'air et de marbre, comme un cœur qui ne bat plus qui durcit et puis se meurt ?

Peut-être n'as-tu pas fouillé
Cherché assez profond
Creuse-moi encore.

Retourne-moi juste pour voir la face cachée de moi-même ma noirceur ma lune mutilée divisée de deux côtés, retourne-moi et plonge ta main dans mon dos jusqu'à mon cœur froid pour le tâter comme un sein offert une balle antistress, tu ne verras même pas la différence. Tu ne sentiras rien, rien sinon mon regard noir et sans vie qui se vide et te poignarde de sa lumière de pierre, assassine. Ma peau en pierre ponce sur la tienne comme autant de coups de poing qui te passeront à travers, au travers, et encore au travers.

Tu m'as oubliée

Je te suis une étrangère.



Ta main comme une pierre sur la rivière de mon corps

Et ton cœur comme la plus lointaine île du bout du monde

Plus lointaine étoile
Étouffée
Morte-née
À l'autre extrémité de ma voie lactée.

Un silence parcourt tes yeux

Un silence parcourt tes yeux d'un vert trop pâle comme si couverts d'un fantôme qui glisse en ombre devant eux alors qu'il s'agit de moi s'agitant de grands bras devant toi : c'est ma détresse qui obstrue ta vue qui frôle ta joue d'un geste maladroit qui se veut un baiser, un baiser raté envolé qui pourtant te picote là où l'ai laissé sans plus, comme quoi tu ne me sens plus tout à fait à travers cette nuit immense distance marais de neige qui nous sépare : pars si tu veux, mon cœur criera dans tes tympanes à les en percer à jamais, te poursuivra te détruira puis t'oubliera sans pitié, je me fermerai à toi me viderai de toi ton image ton regard que j'abolirai ne croiserai plus je le jure puis le crache dans ma main égout de mon cœur. Quoiqu'en moi tu me manques t'imaginer t'espère te retrouve mais sans cesse tu recules tu t'enfuis innatenable, espace infranchissable.

Un silence parcourt tes yeux...



Tu parcours mon silence de fils d'araignées d'une charpente laissée oubliée abandonnée puis couler au fond de tes bras profondément échouée bateau sur le sable de mes larmes ta présence.



Tu m'achales de tes doigts sur ma peau
Comme de petits coups de couteaux d'eau.



Un goût de sucre d'orge
Dans ma gorge
Après t'avoir embrassé.

Le Pied qui voque

Créations littéraires

Le Pied, Volume nez, numéro 4

29 février 2008

La raison sociale

par Jean-Benjamin Milot

Casquette de livreur de journaux portée fièrement, bière en main, le père c'est le père. La bière dans son sac de papier, l'homme dans son élément. Il s'imagine être le roi du parc, coq d'une basse-cour de centre-ville où s'entrecroisent des pigeons qui n'ont plus leur liberté. Il y a des aspirants enchaînés, une meute qui zyeute en face sur la terrasse. Il se détruit l'existence, mais n'en a rien à faire. Il pue l'alcool, mais ça vaut mieux que le reste. Il n'en reste pas long comme il a coutume de dire. Avant que n'arrive le décentrement, il se paie chaque jour sa dernière quille. Ses amis sont au Centre, centre du petit monde, trou du vieil âge, vide légal entre la vie et la mort. La salle d'attente des salles d'attente. Prenez un numéro.

Maintenant, il passe ses journées à regarder les fourmis entre les craques de ciment du Centre. Je lui rends visite chaque fois qu'il se souvient de moi.

Il le sait trop bien : le monde va vite, trop vite. C'est trop rapide pour lui. Les gens sont pressés. Ils s'empressent de se presser. Ils peuvent bien se passer de moi avec Découverte et Internet. Les gens fourmillent, vont et viennent, des sacs plein les mains. D'autres s'attristent en rang sur le parvis de l'église pour rencontrer les futurs morts. Un autre jour, les mêmes rieurs sont accrochés d'une main sur le bord de leur précipice et de l'autre, à leur bière-terrasse. Ils rient du gouvernement qui prolonge la mission de paix. Seul répit permis : critiquer le critiquable, décortiquer le cirque politique. La caricature a remplacé la littérature. Ils ne riront pas longtemps. Déjà, ils ne rient qu'en public seulement. Ils sont malades du rire... Ils rient comme des malades. Ils ont un rire nerveux continu qui fait grincer les portes du temple.

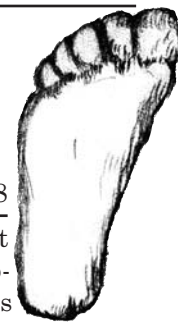
Les vieillards de la taverne veillent sur nous comme des sages dans leur caverne. Le nez rougi par l'alcool, leurs émotions fermentent. C'est de la vérité dont il s'agit. La vérité à chaque gorgée. Allez les rejoindre et vous aurez droit au sérum de vérité. Ils se réunissent en fin d'après-midi dans la Ruelle des Artistes et pleurent à

chaudes larmes comme le font la plupart des alcooliques en fin de journée. L'alcoolique pleure sa raison sociale. Mais, eux, ils sont vieux en plus. Rouges, ils pleurent leurs sorts endeuillés. Se plaignent du temps, de l'argent, des gens qui se plaignent d'eux. Des plaies qui se plaignent. Ils sortent pour fumer leurs cendres avant qu'on ne les empêche de fumer.

Même les colonnes du temple faiblissent : les vieillards alcooliques ne sont plus l'ombre des prophètes qu'ils étaient. Ils n'acceptent pas de voir le monde se passer d'eux. Ils auraient voulu retourner à la guerre. Ce sont des vétérans qu'on a oubliés à leurs comptoirs. Sans reconnaissance. Des vétérans qu'on aurait oublié de décorer. La plupart ont leur rente et une lettre de remerciement pour « services rendus à la société ». Société ? Des alcools ? De l'assurance automobile ? On leur érige un monument pour les faire pleurer encore une journée. La commémoration crée la commotion cérébrale médiatique. Ces journées qui ne sont pour personne sauf pour les micros habillés en veston coquelicot. Quelques larmes puis retournez dans vos centres. Ceux auxquels il reste un peu de lucidité se sauvent. Ils sont aussitôt accusés de sénilité et pourchassés par les autorités et les médias. S'ensuit à chaque fois une chasse à l'homme nationale.

Je suis persuadé que ce sont les moins fous qui s'évadent de leurs cellules hospitalières. Les autres deviennent mous comme leur manger. À ciel ouvert, en bas de nylon et en bermudas, ils pourrissent au soleil. Du compost social.

Entendez bien la rumeur sourde de l'Alzheimer lucide. Ce sont eux qui ont revendiqué nos droits, y compris le droit de boire. – si bien, qu'au Québec comme ailleurs, lors d'une guérilla remportée contre le *Soviet des alcools* dans les années où il y avait des bancs de neige plus hauts que les toits des maisons, ils ont gagné bataille sur bataille. Radio Shack après Future Shop, ils les ont toutes remportées. Ils ont trouvé le Centre-du-Québec et fondé une Société des alcools... Une génération en perdition ? Et maintenant, vous allez me dire qu'ils n'ont plus leur mot à dire ?



PROCHAINE DATE DE TOMBÉE :

20 MARS 2008

lepied@littfra.com

L'avenir est entre vos mains...

Le Pied qui voque

Créations littéraires



Le Pied, Volume nez, numéro 4

29 février 2008

par Mélanie Roy

Un kaléidoscope
disperse ses verreries
dans tes paupières miroitantes

D'un souffle
quelques cheveux se soulèvent
et tu respires ce pudique hommage à l'automne

Couleurs de chaleur
sous couvert de neige prochaine

et le nuage déserte un instant la voûte
accordant une parcelle de son inclassable alphabet

Je t'attendrai sous les flots
vacillant dans l'invisible.

par Mélanie Roy

Un soir de pluie
cueillir le jour comme un bouquet
translucide

et égarer la neige sur les cimes englouties
comme un voile opaque

Nageant dans l'eau glacée
la banquise soulève une tribu
à bout de bras

Le vent tinte
sur la paroi des mers arctiques

Une aurore boréale au bout des yeux
et son reflet trop vert dans les tiens
avaler la pleine lune dévorante.

par Mélanie Roy

Crépuscule palpitant
je me déconstruis dans tes mains

Sur la rive du dos l'étoile de mer de ta main trapéziste

Peau soluble des salamandres
les statues gisent doucement

Et tes doigts fondent
dans la courbe tremblante
des membres désaccordés.

par Éric Vignola

j'ai parcouru toutes les mers de mon imaginaire
j'ai poursuivi les démons de ma tête trouée
j'ai assaini tous les vices de mon sexe ouvert
j'ai façonné les désirs de mon cœur désaxé
et pourtant
c'est dire « je suis » qui me fait le plus trembler
de peur de ce qui peut suivre...

Le Pied qui voque

Créations littéraires

Le Pied, Volume nez, numéro 4

29 février 2008

NDLR : Le Pied était un trop petit Pied, voici la suite et fin de cette nouvelle, commencée dans le numéro précédent.



Lucioles

par *Katia Belkhodja et Éric Vignola*

[...]

J'avais l'enfance à fleur de peau déjà, née dans des pays de bleu, de blanc, de doux. Née mais venue du même ailleurs que tu habites avec la frénésie du doute, de l'hystérie, avec. On n'aime pas son pays, on le vide, on l'éviscère, on le change et après. Après, comme tout le monde, et comme on est tout le monde, on fout le camp. La première phrase que tu m'as dite, elle était en arabe. La langue qui fait des bruits de gorge, je ne la connais pas. Je ne sais pas écouter nos ancêtres.

La première phrase que je t'ai dite, c'était : je t'aprendrai la neige.

Je t'ai mordu.

Certains partaient, déjà, vers la Syrie. De longs serpents de réfugiés. Ils avaient des gueules de Rwandais, de Cambodgiens, de. Tous les réfugiés du monde se ressemblent. Les riches prenaient l'avion, les pauvres avaient leurs pieds, et tous, tous les pays du monde pour leur fermer leurs portes.

On était deux, quand une bombe est tombée à côté, tu ne m'as rien dit, tu m'as pris par la main, tu as couru. Je ne sais pas si tu as regardé ta ville écroulée mur par mur, écouté pleurer les mômes, les tout-mômes et qui ne comprennent pas : pourquoi le bruit.

Je ne savais pas. Tu as dit : tais-toi, cours. Moi, je n'avais rien dit, je me contentais de sentir ma main dans ta main qui serrait, qui tirait. Je me contentais d'être une émigrée.

Tu serpentais à travers les décombres et les fusils qui crachaient la mort, qui crachaient la haine, la peur, qui crachaient. Et moi à la traîne, aussi, dans ta main, moi toute entière dans ta paume qui me mordait, m'avalait jusqu'au sang.

Les murs devenaient ruines, les ruines devenaient sépultures, les sépultures devenaient un peu plus d'angoisse que la course faisait oublier. Je ne sais pas si tu as regardé ta ville écoulee mur par mur. Un moment, je me suis mise à pleurer, ça coulait tout seul, j'étais trop heureuse, peut-être, je me suis mise à. Gambader. Dans les rues de Beyrouth, il y avait un garçon qui courait et une fille qui gambadait. Qui

pleurait. Tu disais : tais-toi, cours. Dans les rues de Beyrouth, tu disais.

Tu t'arrêtais, tu reprenais ton souffle, tu disais : tais-toi, repose-toi. Ça faisait longtemps que les bombes ne pleuvaient plus. Je disais : il ne pleut plus. Tu m'a dit : il pleut des morts à verse, sur les gueuses et les pas grand-chose. Tu m'as traînée jusqu'à des décombres, comme les milliers qu'il y avait autour, tu m'y as traînée, et nous étions comme les vautours qui se ramènent avant les mouches : nous étions seuls dans la poussière et j'ai vu un tout-môme que j'ai reconnu, un tout-môme qui disait : pourquoi le bruit ? Sauf qu'il avait la tête écrasée par un bloc de ciment, on ne voyait que sa bouche, que sa toute petite bouche de tout-môme, et son corps qui était pris d'épilepsie avec la tête en compote. J'ai dit : c'est comme le malaxeur qui transforme la crème glacée en milkshake. Je t'ai mordu.

Ta main mordait la mienne.

Ce jour-là, c'était une pluie de morts d'enfants qui avait frappé Beyrouth ; ce jour-là, ces ruines-là, c'était un orphelinat.

Seule, il m'aurait fallu des jours pour devenir hystérique, pour m'envoler hors de ma torpeur, pour. Seule, il m'aurait fallu des jours pour devenir folle, pour ne pas crever. Mais il y avait tes joues douces de tout-môme, souillées par la poussière, et par l'horreur, tu pillais les corps des hommes, des femmes, mais aussi des enfants. Je t'ai crié : arrête. Tu m'as dit : tu as faim ou non ? Mais sans me regarder. J'ai bondi sur ton dos, je t'ai griffé, t'ai mordu jusqu'au sang. Tu continuais à fouiller les cadavres, tu ne trouvais pas grand-chose, tu te fâchais. Quand tu es arrivé au tout-môme épileptique, tu t'es arrêté, tu l'as reconnu, toi aussi. Tu le fixais avec un regard fou, un regard dont la raison s'effrite, fluorescent, des lucioles qui crèvent au soleil. Moi, je n'arrêtais pas de te mordre. J'ai dû atteindre un nerf parce que tu m'as projetée brutalement sur le sol. Tu as dit : tais-toi, cours. Tu es parti d'un côté, je suis partie de l'autre.

En courant, je suis partie de l'autre.

Des bombes explosaient entre nous, et cet entre-nous grandissait à chaque seconde. J'avais faim, j'étais fatiguée. Je me suis mise à gambader. Dans les rues de Beyrouth, il y avait une fille qui gambadait vers l'Est, et un garçon qui courait vers l'Ouest. Le soleil tombait, je brûlais comme une luciole d'avoir trop faim. J'étais dans un quartier plus calme, les filles jouaient à la marelle dans les ruelles, les garçons

Le Pied qui voque

Créations littéraires



Le Pied, Volume nez, numéro 4

29 février 2008

jouaient au foot. Je suis allée jouer au foot, puis à la marelle. On ne parlait pas la même langue, mais on jouait. J'étais une émigrée, mais j'étais une grande sœur.

J'ai joué si fort que je me suis évanouie. J'ai perdu connaissance pendant qu'Israël perdait la tête. Ils cherchaient des terroristes partout, ils ont décidé que partout, ça voulait maintenant dire les ruelles aussi. Où les filles jouaient à : la marelle. Partout, ça voulait dire les petites filles aussi.

Je me suis réveillée dans une chambre avec une fenêtre. Ça sentait le chocolat. Je pouvais voir les avions qui bombardaient les édifices autour de moi, des édifices pleins de mamans, de papas, de filles, de garçons ; des édifices. Qui tombaient comme des mouches, qui tombaient. Comme des lucioles, de brèves explosions lumineuses qui meurent et tuent, lucioles de la mort, carnage fou. Ça m'aurait pris des semaines pour devenir folle, mais ça sentait le chocolat, et ça sentait toi.

Tu étais là, avec ton odeur, avec des tonnes de chocolat. Tellement que ça tenait à peine dans ton sac. Tu m'as dit : tais-toi, mange. Je me suis gavée, je t'ai mordu quand même quand tu as voulu t'approcher, je me suis débattue, mais quand tu m'as touché la lèvre, ma peau s'est mise à caresser tes doigts, à les caresser jusqu'à l'indécence. Tu murmurais des choses en arabe, je ne comprenais pas, je te disais : tais-toi. Mais tu n'écoutais pas. Tes doigts devaient tes mains, puis ton corps. Devenait le mien.

Soudainement, j'ai arrêté. Je t'ai mordu, je t'ai repoussé. J'ai dit : les gens crèvent, bébé. Tu m'as dit : nous aussi.

Tu m'as cassé l'enfance comme de la porcelaine, mais je n'ai pas crevé, et toi non plus. Tu criais le nom d'une autre. Tu ne connaissais pas mon nom, alors tu criais le sien. C'était mieux que les mots arabes.

Le lendemain, il a fallu se réveiller. Seule, ça m'aurait pris des semaines pour devenir folle. Avec toi, ça m'a pris une nuit. J'étais assise en indien et je te regardais quand tu t'es réveillé. Le soleil se levait. On entendait les bombes, mais loin. Il y avait ton sang sous mes ongles.

On a déjeuné au chocolat, au chocolat volé dans les poches de petits enfants morts, au chocolat de guerre. Tu ne m'embrassais plus, tu ne me touchais plus. Il faut dire que je t'avais beaucoup mordu.

On est sorti, tu voulais tenter ta chance en Syrie, je voulais rester ici. Attendre ma famille. Attendre mes. Origines. Tu es parti, tu m'as laissé le chocolat, tu m'as laissé une phrase, en arabe, que tu as traduite : l'amour crève, bébé.

J'ai joué longtemps au foot avec les garçons qui avaient survécu. Parfois je m'assois dans les coquelicots, j'en cueillais un, et je lui parlais dans une langue que personne ne comprenait. Je lui disais : laisse-toi effacer. Fais-toi souvenir distant, fais-toi vague connaissance. Mon amour, s'il te plaît ne sois plus mon amour.

Mon amour, s'il te plaît, crève. Pour ne pas devenir folle. Crève.

Le Pied

est fier de ses étudiants !

Prochain numéro : spécial **publications étudiantes** !

Si vous avez publié cette année, ou si vous prévoyez publier bientôt, faites-nous signe : lepied@littfra.com.

L'ÉQUIPE

Rédactrice en chef

Katia Belkhodja

Infographe

Éric Vignola

Chroniqueurs

Jean-Benoît Cormier-Landry

Éric Vignola

Journalistes

Mathieu Poulin

Samuel Mercier

Non-littéraires

Laurence Bich-Carrière

Samuel Mercier

Créateurs

Benoît Melançon

Julien Martineau

Francis Lussier

D. Levius Fuscina

Cynthia Bolduc-Guay

Jean-Benjamin Milot

Mélanie Roy

Éric Vignola

Katia Belkhodja

DESSINE-MOI UN HAÏKU !

PROCHAINE DATE DE TOMBÉE

20 mars 2008

lepied@littfra.com

SOYEZ JEUNE À NOUVEAU !